

Ennio Morricone : il était une fois la révolution de la BO

• Louis-Julien Nicolaou

Le plus grand compositeur de bandes originales de films ? Le plus prolifique et audacieux, certainement. Ennio Morricone a bâti une œuvre colossale et populaire en mariant sa prodigieuse culture classique à un remarquable instinct pop. A l'occasion de son ultime concert parisien, retour sur un parcours en cinémascope.

Son nom symbolise à lui seul l'âge d'or de la bande originale. Ennio Morricone a si bien su révolutionner cette discipline de l'ombre que, auprès du grand public, sa popularité dépasse de beaucoup celle de ses confrères. Le hululement du *Bon, la Brute et le Truand*, l'harmonica grinçant d'*Il était une fois dans l'Ouest* ou les sanglots à l'eau de rose du *Professionnel* sont ainsi des tubes que chacun connaît, sans avoir vu pour autant les films qu'ils illustrent. A 90 ans, cet homme réputé secret publie un livre d'entretiens (*Ma musique, ma vie*, aux éditions Séguier), et donnera, le 23 novembre à l'AccorHotels Arena, ce qu'il annonce comme son dernier concert parisien avant sa retraite. L'occasion de revenir sur sa carrière hors du commun.

Né en 1928, à Rome, Ennio Morricone écrit ses premières compositions dès l'âge de 6 ans. Il étudie la musique au sein de l'Académie nationale de Sainte-Cécile et en ressort bardé de diplômes récompensant ses talents de trompettiste, compositeur, orchestrateur et chef d'orchestre.

Après avoir été employé comme arrangeur à la radio, à la RAI et pour les studios RCA-Italie, il livre en 1961 sa première partition officielle pour le cinéma en collaborant avec Luciano Salce pour son film *Mission ultra secrète*. Dans ce domaine, le compositeur ne brille pas encore par son originalité et sa première BO de western (*Duel au Texas*, de Ricardo Blasco) n'a pas de quoi épater Sergio Leone, son ancien camarade d'école, qui vient à lui avec un projet apparemment voué à l'échec : un western italien à petit budget, tourné en Espagne avec des acteurs inconnus.

“Pour une poignée de dollars”, un tournant

Contre toute attente, les deux hommes vont réussir l'impensable en réinventant le western d'un côté, le rapport entre musique et cinéma de l'autre.

La composition de *Pour une poignée de dollars* se distingue d'abord par son incroyable économie : une harmonie des plus simples, des thèmes évidents dès la première écoute, une fougue rythmique irrésistible... Autant d'éléments qui fondent les grandes pop songs d'alors (généralement conçues pour durer trois minutes) ; Morricone a alors l'intuition qu'ils détermineront une BO beaucoup plus efficace que l'écriture symphonique ampoulée privilégiée par ses confrères.

Mais son génie transparaît surtout dans l'orchestration, qui mêle guitares électrique et classique, piano, sifflements, percussions, chœurs, hautbois, trompette... La partition y gagne des couleurs baroques, violentes, en parfait accord avec les images de Leone, le rythme lent de sa mise en scène, la distorsion de ses cadres et les déplacements nonchalants de son héros. L'essai se révèle si concluant – et assure une telle popularité à ses artisans – que Morricone ne composera plus jamais de la même manière. Tandis que la transformation du western en mythe opératique se poursuit aux côtés de Leone, il commence à entretenir de nouvelles fidélités – avec Pasolini, Corbucci, Verneuil ou Bertolucci... Au début des années 70, sa créativité est en pleine explosion. Loin de se limiter au western, il aborde tous les genres avec le même bonheur, passant de la comédie au film historique, du *giallo* (série B italienne mêlant érotisme et épouvante) au film expérimental.

Combinaisons inédites

Fuyant la tradition illustratrice, le compositeur autonomise de plus en plus la musique et s'attache à offrir un sous-texte pulsionnel au scénario, parfois sans l'aval du réalisateur. Il ose des combinaisons inédites, enfle le fracas de percussions barbares, imite des cris d'animaux, unit orgues, mandolines, clavecins et effets étranges, fait entrer le corps dans sa musique, chair parfois grotesque (les bruits produits par l'estomac vide du *peón* bandit dans la marche d'*Il était une fois la révolution*), parfois céleste (les innombrables mélodies cristallines chantées par sa prima donna d'élection, Edda dell'Orso). Morricone ne recule devant rien, il pastiche Mozart, Beethoven et Wagner (la fameuse charge de la horde sauvage dans *Mon nom est Personne*), procède à des mariages contre-nature, tourne beaucoup autour des mélodies populaires (*Yesterday* ou *My way*), pratique une ironie bouffonne très italienne – qui tord le cou à sa réputation d'homme sévère et sans humour –, se mord parfois la queue quand il reprend presque note à note des airs déjà exploités auparavant.

Comment le lui reprocher ? Sa cadence de travail est prodigieuse : 20 BO en 1969, 15 en 1970, 23 en 1971, 25 l'année suivante, soit 83 musiques de film en quatre ans seulement ! Dans cette production excessive, tout n'est pas inoubliable, évidemment, mais la qualité de l'ensemble demeure exceptionnelle : *Le Clan des Siciliens*, *Enquête sur un citoyen au-dessus de tout soupçon*, *La Califfa*, *Il était une fois la révolution*, *Photo interdite d'une bourgeoise*, *Domage qu'elle soit une putain* ou *La Femme*

invisible contiennent quantité de thèmes splendides, d'orchestrations audacieuses et de développements inattendus.

A la fin des années 70, Morricone semble se perdre un peu dans la routine. Le western est passé de mode, le *giallo* se meurt et la série B italienne s'essouffle en productions crapuleuses, regardant de plus en plus du côté du gore et du porno. Le génie ronronne, ressasse ses marches dures et inquiétantes en reprenant incessamment le patron de *La Violenza : quinto potere* (BO de 1972), continue de siffloter avec des grincements devenus prévisibles, cède à la vulgarité disco pour accompagner le cabotinage de Michel Serrault (*La Cage aux folles*) et les impudeurs de la Cicciolina (*Au-delà de la mer Egée*, nanar dont on peut s'épargner le visionnage), touche le fond avec les arrangements hideux de *L'Humanoïde*, d'Aldo Lado, et du *Marginal*, de Jacques Deray. Pour peu qu'il s'en donne la peine, le maestro demeure cependant capable du meilleur. En 1982, il enregistre un thème somptueux pour le feuilleton télévisé *Marco Polo* de Giuliano Montaldo. Et quand Sergio Leone revient enfin à lui pour lui commander la musique d'*Il était une fois en Amérique*, son chef-d'œuvre, il prend un soin évident à ne pas le décevoir, et livre ce que beaucoup considèrent comme sa bande originale la plus ample et la plus émouvante.

Alors que les réalisateurs américains font de plus en plus appel à lui (Fuller, De Palma, Friedkin...), Morricone commence à travailler un peu moins à la musique de film, gardant tout de même au cours des années 90 une moyenne de cinq livraisons par an. Lui qui avait professé un anti-académisme décomplexé, il affectionne désormais pour le cinéma un style néo-classique souvent insipide et anonyme. Devenu une institution, l'homme demeure égal à lui-même : voué à sa musique (ses œuvres de concert l'accaparent désormais plus que ses bandes originales), imbu de son génie et affichant une intransigeance qui peut le rendre infect, en particulier envers les journalistes (il y a deux ans, il renvoyait encore un confrère venu l'interviewer en lui lançant « *vaffanculo !* »).

Enfin oscarisé

En 2016, il a remporté son premier oscar, pour *Les Huit Salopards* de Tarantino, trophée qu'il a dédié à Maria, sa femme depuis 1956. Son principal plaisir, désormais, est de tourner avec un grand orchestre et de lui faire jouer les thèmes auxquels il reste attaché, *Mission*, *Cinema Paradiso*, *Nostromo* et les inévitables *Il était une fois dans l'Ouest* et *Le Bon, la Brute et le Truand*. Ce Morricone canonisé n'est pas celui qu'on préfère. Dans les quelque cinq cents musiques de film qu'il a composées, on aime à traquer des parfums plus vénéneux (*Horreur dans la nuit*, *El Mercenario*, *D'amore si muore* ou *Disons, un soir à dîner*), voire coupables (*Vergogna schifosi*, *Compañeros*, *La Poursuite implacable*, *Le Casse* ou *Tre nel mille*), où s'unissent librement fantaisie et angoisse, larmes et farce, terreur et tendresse. Toujours est-il qu'« Il Maestro » donne aujourd'hui son dernier concert (jusqu'au prochain ?),

et qu'entendre *The Ecstasy of Gold* sous sa direction ne peut que procurer un frisson incomparable.